

famine en ville et sur la fuite des habitants face à ces dangers. Les premières informations que j'avais eu concernant les bolcheviks je les devais aux soldats qui étaient passés chez nous à Pit'er et à la feuille de boulevards «Петроградский листок» qui, sur le même plan que les épisodes d'un interminable roman d'une certaine princesse Bevoutova, dépeignait les maléfiques manœuvres secrètes des bolcheviks. Les histoires des soldats et les informations de boulevard de "La Feuille" étaient naïves, mais étaient apocalyptiques pour ma mère. Je les prenais sur le même mode. Je voyais que s'écroulais l'ordre dans lequel moi et mon entourage vivions. Je n'avais rien à regretter, mais je ne pouvais rien espérer non plus car je ne savais pas que pour nous autres aussi la vie peut être meilleure. Or les bolcheviks parlaient d'une autre vie, obscure et insolite.

Mais là, je vis en pique-assiette. Les cinq paires de solides mains des membres de la famille du grand-père se chargent aisément des travaux de la ferme en hiver. Vu la situation, mon père s'est « réorienté » et fait de la micro-spéculation comme on dirait de nos jours.

En 1918, la famine s'est installée à Pit'er. Dans notre Fominskoïe aussi le pain était rare, mais il y avait des pommes de terres. L'été 1917, par inertie, comme toujours, les hommes ont engrangé le foin pour continuer à nourrir les vaches et continuer à vendre le lait à Sokolov. Sokolov qui avait lui aussi des немалые complications. Impossible de vendre son beurre aux marchands, grossistes, revendeurs, et le beurre ne se garde pas, Sokolov s'est donc mis à vendre son beurre en petites portions de пуду - полтора. Il en vendais à qui en voulais, y compris à mon père qui décida, non pas d'améliorer le quotidien, mais juste de trouver une source de revenus permettant de survivre indépendamment de la cellule familiale du grand père. Ayant acheté ou ayant pris chez Sokolov полтора пуда de beurre, je partais avec mon père pour Tcheksara, en partie par la route, en partie par бездорожью vu qu'en ces temps là sur les routes « on s'amuse ». Avec ce chargement il fallait se frayer une place dans un теплушку ou dans un wagon. À cette étape, et dans une certaine mesure, mon expérience pouvait être utile à mon père dans les deux à trois jours nécessaires pour rejoindre Pit'er. Parfois il nous arrivait de voyager sur les toits, un moyen de voyager assez courant alors, mais peu agréable en cas de mauvais temps. Et les brigades de contrôle ? En chemin pour Pit'er il nous arrivait de passer deux à trois barrages. La règle voulait que les ratissages et la pêche aux мешочников se fasse en gare de Babaïevo et de Tikhvine. À Pit'er le train se rangeait le long du quai déjà encerclé par les brigades de contrôle. À la sortie, une partie des красноармейцев inspectait les têtes des arrivants, ceux qui semblaient louches, avec un bagage, étaient accompagnés dans une salle où se trouvait l'autre partie des soldats en charge de la fouille. Tous les aliments trouvés dans les bagages étaient prélevés. On prélevait le lard, la viande, le beurre et la farine. Le reste pouvait passer dans des limites raisonnables (пуд-полтора). Nous masquions avec attention tout le beurre que nous transportions. Mon père ne fut arrêté qu'une seule fois alors qu'il avait caché пуд de beurre dans un étui de machine à écrire. Le beurre fut confisqué et on lui conseillât de gentiment et rapidement se barrer. Mon père s'en est bien sorti ce jour là - tous l'ont reconnu. Dans mon sac, il n'y avait qu'une форма de beurre, d'à peu près huit kilogrammes, entourée de toutes parts de pommes de terres. Après avoir tâté le sac et reconnu les pommes de terres, le soldat m'a laiss-